



Et transir et brûler

Antonin Crenn

Il fait un froid de gueux dans cette baraque. Il dit que c'est un manoir, il en est fier, mais moi ça me ferait une belle jambe d'habiter dans un manoir avec des millions de mètres carrés s'il faut subir ce froid horrible. Je ne l'envie pas.

Il me regarde avec ses yeux perçants, mais sans me fixer. Il les pose partout devant lui, il balaie l'espace en quelques battements doux, et alors, comme par accident, ses yeux croisent les miens et c'est comme une flèche blanche qu'il me décoche. Je ne sais pas comment il fait ça, le regard intense qui fait mine de rien, qui vous transperce sans le faire exprès. C'est très énervant, et on s'y laisse prendre en protestant un peu contre soi-même. Maintenant, ça fait trois, quatre soirs déjà que je suis dans cette pièce à l'écouter parler.

Il a toujours vécu ici alors il s'est habitué : on n'y a jamais installé de chauffage et puis, quand bien même on aurait un radiateur dans chaque pièce, ce serait impossible de chauffer tout ça. C'est les siècles des siècles qu'il faudrait secouer, on serait morts avant d'avoir vidé la maison de ses fantômes glacés. Lui, il n'a pas froid ; et pire que ça, il a chaud. Il ne porte même pas de pull. Assis dans le fauteuil face à moi, il a fait quelques plis à la manche de sa chemise et laisse sa peau nue — du bout des doigts jusqu'au coude —, ça fait apparaître dans ma tête une sensation étrange que je n'ai jamais sentie dans mon corps et à laquelle je n'ai même jamais songé : je n'aurais pas imaginé qu'on pût créer un contact entre la peau vivante et vibrante et un tissu d'ameublement si ancien, rêche et poussiéreux. C'est comme toucher du doigt un tableau de musée ou se rouler tout nu dans une tapisserie.

Il m'offre du thé. J'en ai bu des litres depuis que je suis là. Je le bois brûlant et c'est une jouissance un peu douloureuse de le sentir descendre dans mon corps frigorifié, j'ai l'impression de fondre dans un grand *pschitt* : le bruit qui se produit quand on fait pipi dans la neige. Lui, il boit du coca. Froid. Avec des glaçons. Il est fou.

Il y a du feu dans la cheminée. Si on s'en tient à moins d'un mètre, on ne sent absolument rien, ça ne diffuse aucune chaleur dans la pièce ; alors je me suis presque

collé contre le foyer. Une moitié de mon visage cuit dans les flammes tandis que l'autre bleuit. Je suis transi au plus profond, tout mon sang se fige dans mes veines, et pendant ce temps sur mon côté droit, la couche la plus superficielle de ma peau brûle. Un rôti jeté au feu qu'on retrouve calciné en une minute et encore froid à l'intérieur.

Quand il a fini son coca, il prend le glaçon au fond du verre et le glisse dans sa bouche. Rien que de le regarder faire, ça me fait mal. Je sens dans mes gencives un éclair polaire ressemblant à celui que ses yeux me lancent. Il n'y a pas que ses yeux. Il y a aussi son cou large avec la pomme d'Adam saillante qui remue beaucoup (parce qu'il parle beaucoup), le cou qui supporterait mal qu'on fermât le dernier bouton sur lui car il faudrait le serrer fort et lui confisquer sa liberté. Le deuxième bouton est ouvert aussi. Cela ne permet pas de voir grand-chose mais c'est déjà vertigineux pour moi qui n'ai rien d'autre à faire que de m'y perdre en faisant semblant de l'écouter. Dessous, j' imagine sa poitrine glacée, le cœur au ralenti des animaux en hibernation.

Il est insupportable avec son glaçon. Il le fait tourner contre son palais avec sa langue (je devine le geste à travers sa bouche fermée), il le fait passer d'une joue à l'autre. Ça fait des heures qu'il l'a dans la bouche, je ne comprends pas comment c'est possible qu'il n'ait pas encore fondu. Un petit cube de glace dans une bouche à, disons, trente-sept degrés : ça ne doit pas tenir plus de quelques minutes, normalement, ça doit s'écouler doucement dans la gorge et disparaître dans la chaleur du tube digestif. Mais tout son corps doit être froid à force de vivre ici, et sa bouche encore plus. Le glaçon ne fond pas ; au contraire, il fait corps avec son habitat ; la mâchoire se raidit (on voit les pulsations de plus en plus lentes, du maxillaire à la tempe, affleurer sous la peau blanche). À son contact, tout ce qui n'était pas déjà glace le devient peu à peu.

Je suis transi de froid. Il faut que je remue si je ne veux pas rester statufié. Je bouge lentement les bras, je m'approche encore un peu plus de la cheminée. Je décroise les jambes et les recroise dans l'autre sens, avec beaucoup de précaution car mes membres raidis me font mal, tout doit être gelé à l'intérieur.

Je suis trop près de la cheminée. J'ai la joue droite en feu, je commence à sentir le brûlé. Il y a quelque chose qui se consume et une odeur de fumée : ah ! non, ce n'est pas moi qui brûle, c'est la couverture qui recouvre le dossier de mon fauteuil. Pris par la peur, sans réfléchir, je jette la couverture devant moi. Elle tombe à ses pieds. Il ne réagit pas. Il continue de me parler en jouant avec son glaçon tandis que les flammes commencent à lécher son fauteuil. Le bois résiste longtemps ; le tissu

aussi, en tout cas plus longtemps que je ne l'aurais cru. Autour de lui, le parquet crépite et projette de petites étincelles. L'atmosphère se réchauffe doucement. Il est encore trop tôt pour que je puisse me lever sans danger (rapport à mes membres de glace que je ne veux pas briser), mais je sens que mon sang vient de gagner quelques degrés et qu'il reprend une circulation fluide.

Lui continue de parler. Il poursuit son histoire, imperturbable. Sa physionomie change progressivement ; les joues se creusent, les pommettes saillent ; dans le col ouvert, les lignes des clavicules sont deux arêtes vives. L'homme aux larges épaules qui était dans le fauteuil maigrit à vue d'œil. Quelques gouttes ont commencé à perler le long de son corps et à se répandre au sol : un cercle d'eau s'est formé, qui tient les flammes à distance.

De mon côté, la décongélation est achevée. Tout mon sang est chaud, il est temps de partir si je ne veux pas qu'il bouille. Je laisse la baraque disparaître dans l'incendie, je ne vois pas ce que je pourrais y faire. Je regarde le spectacle depuis le jardin. À la fin, dans les ruines fumantes, on retrouvera un petit glaçon dans un fauteuil qui n'aura toujours pas fini son histoire.